Ami du Clergé du 6 octobre 1932

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Toussaint. — I. La leçon que nous donnent les saints, 545. — II Nos saints ont été de grands patriotes, 548.
Pour la Journée missionnaire. — Ce qu'il faut faire pour les Missions, 549.
Nos Religieux. — X. Les Frères des Ecoles chrétiennes, 551.
Aux Enfants de Marie. — LXXXV. La pénitence sacramentelle. 556. — LXXXVI. La visite au Saint-Sacrement, 557.
Explication du Catéchisme. — *2e Leçon :* Le Symbole des Apôtres et le signe de la croix, 557.

POUR LA FÊTE DE LA TOUSSAINT

I

LA LEÇON QUE NOUS DONNENT LES SAINTS

Mes frères,

Quand nous nous arrêtons à contempler, ne fût-ce qu'un instant, la physionomie morale d'un saint, nous sommes saisis d'admiration. Au milieu de notre humanité indifférente ou haineuse, matérielle ou âpre au gain, sensuelle ou pervertie, il nous apparaît avec des traits éclairés d'une auréole de bonté, de désintéressement, de pureté, d'idéal. Nous sentons d'instinct que nous sommes en présence du véritable héroïsme, de l'héroïsme surhumain, qui se nomme la sainteté.

Oui, m. f., tels sont les saints. A ces physionomies vraiment célestes, les autres ne peuvent être comparées ; devant l'auréole de la sainteté, les gloires les plus célèbres pâlissent, s'effacent et disparaissent. Au contraire, nous nous sentons attirés vers les saints, en dépit même de leurs austérités, précisément parce qu'il y a eu en eux ce parfait équilibre qui définit la vertu.

Mais ces physionomies des saints, comment les décrire dans leurs traits caractéristiques? Il faudrait les avoir vues dans le ciel où ils triomphent, ou du moins sur la terre, dans le plein épanouissement de leur héroïsme surnaturel, et avoir pénétré dans l'intimité de leurs âmes, pour en connaître tout le mystère.

Ne pouvant ainsi les faire revivre devant vos yeux, je veux pourtant dessiner quelques-uns des traits les plus admirables et aussi les plus instructifs de leurs physionomies ; pour cela j'en choisirai deux : leur beauté morale et leur grandeur d'âme ; c'est ce qui fait des saints les plus grands personnages parmi les hommes. De là je tirerai une double leçon pratique, et ensemble, m. f., nous apprendrons d'eux où est le devoir complet et où est la véritable grandeur morale.

I. — *Où est le devoir complet*

Ce que je veux admirer tout d'abord dans les saints, c'est la beauté morale qui apparaît dans toute leur vie. Ils nous apprennent ainsi où est le devoir, et le devoir complet. Ils nous donnent cette grave et utile leçon, qu'il y a pour nous des devoirs supérieurs à ceux que nous commandent les relations sociales, car le code de l'honneur, que je tiens certes en grande estime, ne renferme pas tous nos devoirs et il n'est qu'un manuel incomplet tant qu'on n'y ajoute pas le Décalogue.

Qu'étaient-ils, en effet, ces saints auxquels le monde lui-même est contraint de rendre hommage, d'accorder son admiration et de décerner ses éloges? Leur vie est résumée et caractérisée par cette maxime de Notre-Seigneur, le divin maître qu'ils écoutaient et le divin modèle qu'ils s'efforçaient d'imiter : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toute votre âme, c'est le premier et le plus grand de tous les commandements, et voici le second qui lui est semblable : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. C'est en cela que consiste toute la loi. »

Animés de cet esprit de l'Evangile, ils ont été les scrupuleux observateurs des prescriptions de notre sainte religion. Ils ont été en même temps des modèles accomplis de bienveillance et de justice, unissant toujours dans leur vie ces deux choses qui vont si bien ensemble : la piété et l'honneur. Surpris de l'intégrité de leur vie, les païens faisaient d'eux, par la plume de Pline, le plus bel éloge que l'on puisse attendre d'un ennemi impartial : « On ne peut rien leur reprocher, ni dans leur vie privée, ni contre les lois de l'Etat, sinon qu'ils désertent les autels des dieux. »

Un fameux rhéteur de la Grèce, Libanius, venant à parler, dans un discours public, de la pieuse et incomparable mère de S. Jean Chrysostome, lui rendait, et en sa personne rendait à toutes les chrétiennes inspirées du même esprit de l'Evangile, ce témoignage : « Voyez donc quelles femmes il y a parmi les disciples du Christ ! »

Dans la longue chaîne de ces hommes justes qui se donnent la main d'âge en âge, on ne saurait citer un nom qui ait démérité de ce que vous appelez l'honneur. Placés dans les conditions les plus diverses et à tous les degrés de la hiérarchie sociale, ils ont honoré leur état par la fidélité à tous les devoirs, ceux de leur vie privée comme ceux de leur vie professionnelle ou de leur vie publique.

Au foyer familial comme dans la solitude des déserts, engagés dans les affaires du monde ou voués au service du sanctuaire, leur probité fut sans égale et leur conduite sans défaillance. Irréprochables, inaccessibles à tout soupçon, ils n'eurent jamais rien à dissimuler ni à taire, tels dans le secret de la vie intime qu'au grand jour du public. S'ils ne furent pas tous des modèles de cette élégante urbanité qui fut la fleur mondaine d'une civilisation plus avancée, ils se sont montrés toujours supérieurs aux temps troublés dans lesquels ils vivaient, par leur sentiment profond de la justice, de la bonté et de l'idéal chrétien à réaliser.

Chose plus admirable encore, leur vertu a ce caractère qui met le sceau à toute grandeur : la

constance. Toujours fidèles à eux-mêmes, ils ne se démentent jamais, ni dans leurs efforts, ni dans leurs devoirs, suivant d'un pas résolu la ligne droite qu'ils se sont tracée.

Bref, m. f., esprits élevés, âmes droites, cœurs magnanimes, caractères généreux, volontés fortes, purs dans leur vie, tels nous apparaissent les saints.

Mais ces vertus, cette honnêteté, cette justice, cette charité, si vous y faites attention, découlent dans les saints d'un principe supérieur. La raison et la conscience n'étaient pas leurs seuls flambeaux. Ils puisaient leur dévouement à une source plus profonde que le cœur humain. C'étaient sur la foi et la piété qu'ils fondaient, comme sur les seules bases solides, l'édifice de leur sainteté. Ils sont des héros, oui, mais leur héroïsme est teint du sang divin du Christ Jésus.

Ce profond respect d'eux mêmes et des droits d'autrui qu'on admire dans leur vie est la conséquence de leur respect de Dieu et de ses droits. S'ils méprisent tant les jouissances grossières, ce n'est pas seulement parce qu'elles avilissent et déshonorent, c'est surtout qu'elles éloignent de Dieu, l'idéal de leur âme et l'objet de leur amour. Leur sens de la beauté, si élevé et si délicat, n'est que le sens de la beauté divine et le désir de la connaître et de l'imiter dans leur vie quotidienne.

S'ils aiment leurs semblables et plus spécialement ceux qui souffrent, s'ils les aiment dans un dévouement qu'ils pousseront jusqu'au total sacrifice d'eux-mêmes, c'est qu'ils ont allumé cette belle flamme au foyer de l'amour divin. Un S. Louis ne fut un grand roi que parce qu'il fut un grand saint, faisant de sa piété un motif d'être fidèle à tous les devoirs de son état et de la fidélité à ces devoirs un motif de s'élever plus haut dans la sainteté.

Mettant avant tout, au-dessus de tout, Dieu, le maître souverain du ciel et de la terre, — Dieu premier servi, comme disait sainte Jeanne d'Arc, — ils estimaient que c'était un crime pour les créatures de ne pas lui rendre l'hommage qui lui était dû. Si honorable qu'eût été leur vie, ils se fussent crus indignes de pardon et avilis à leurs propres yeux, s'ils n'avaient pu revendiquer d'autre gloire que celle de n'avoir pas enfreint les lois de la justice et de la vérité. Ce n'était rien pour eux d'être irréprochables devant leurs semblables, s'ils ne l'eussent été d'abord devant Dieu.

Et telle est la leçon qu'ils nous donnent, à nous, enfants de ce siècle, et des tombeaux glorieux où reposent leurs reliques et des autels sur lesquels nous honorons leurs vertus. Confessons que la leçon ne manque pas d'à-propos. Puissions-nous la comprendre et la mettre en pratique !

On vante beaucoup l'honneur. En toute sincérité, j'unis ma voix à celles de ses apologistes ; avec eux je célèbre ses louanges. Sens céleste qui nous révèle ce qui est beau, instinct divin qui nous pousse vers ce qui est bien, l'honneur est dans l'ordre naturel ce qu'il y a de plus délicat et de plus élevé dans nos sentiments, ce qui fait notre excellence et notre supériorité. Dans le silence de tous les principes positifs que l'on a reniés et rejetés, il est la dernière voix qui parle de devoir et de vertu.

Mais enfin faut-il faire de l'honneur l'arche sainte de notre morale, la loi constitutionnelle de tous nos devoirs, une divinité, la dernière qui soit offerte aux adorations du monde redevenu païen ? Non, et je ne pense pas diminuer l'honneur en affirmant qu'il n'est jamais si grand que lorsqu'il s'agenouille devant Dieu, jamais plus solide que lorsqu'il s'appuie sur des principes religieux, jamais plus digne de respect que lorsqu'il a pour auréole des vertus chrétiennes.

« L'honneur, a écrit un de ses plus ardents apôtres, infortuné que l'honneur n'a pas sauvé du désespoir, c'est la dernière lampe allumée dans le sanctuaire de la conscience. » Ce n'est pas moi, m. f., qui soufflerai sur cette lampe pour l'éteindre. Au contraire, je dirai : Si l'honneur est une lampe allumée, elle a besoin d'huile pour ne pas s'éteindre. Celle qui l'alimente vraiment au plus intime de l'âme, c'est la religion qui la lui donne. Si jamais on parvenait à bannir tout à fait de la conscience humaine l'idée de Dieu, cette flamme s'éteindrait d'elle-même. Sans Dieu, l'honneur, aussi bien que la conscience, sont des enseignements sans autorité et des lois sans sanction. L'oubli de ce qu'on doit à Dieu a pour conséquence l'oubli de ce qu'on doit à l'homme et le mépris pratique du devoir religieux conduit bien vite au mépris pratique du devoir social.

II. — *Où est la véritable grandeur morale*

Ce que je veux encore admirer dans les saints que nous célébrons en ce jour, c'est, m. f., leur grandeur morale, vraiment surhumaine. Ils furent et ils apparaissent les plus grands dans l'humanité. Nous devons donc apprendre d'eux où est la véritable grandeur.

La grandeur morale, la seule vraie, la seule durable, est celle qui nous vient de la vertu acquise et du devoir accompli. Nul ne peut s'étonner de cette assertion et y contredire : les plus grands hommes dont l'histoire ait consacré les noms, furent les saints.

Oui, les saints, et non pas les conquérants ou les penseurs, les savants, les poètes ou les artistes. Si haut que je puisse placer ceux-ci dans notre race d'êtres minuscules, je réserve le premier rang aux saints du ciel. Ils sont les plus grands parmi les plus grands.

Tant qu'il y aura en nous un sens du juste et du beau, nous mesurerons la grandeur morale d'un homme par ses actes personnels et par son influence sur ceux qui l'entouraient.

Quand, devant le cercueil d'un homme, on veut juger sa vie à son mérite réel, la question à se poser n'est pas celle-ci : Quels furent ses talents ou ses succès ? mais bien cette autre : « Quel usage a-t-il fait des dons de Dieu ? En quoi son passage sur la terre a-t-il contribué au progrès moral de notre race humaine ? » La naissance, la fortune,

la puissance, le génie même, s'ils sont séparés de la vertu qui les consacre et qui les rehausse, n'ont plus qu'une grandeur éphémère et une gloire vouée à l'oubli. Le succès n'a de solidité qu'à la condition de reposer sur la vertu. La victoire elle-même, malgré son prestige qui séduit tous les regards, perd bientôt de son éclat, si elle n'a pas été remportée pour une noble cause.

Rien, sans la vertu, ne peut être grand ; par elle-même, destituée de son attrait extérieur, la vertu parait grande et elle l'est. Elle n'a besoin que de sa splendeur pour séduire et pour captiver. Elle tient lieu de noblesse à ceux qui sont nés dans les rangs du peuple, de fortune à ceux qui peinent, de génie et de science à ceux qui n'ont pas de diplômes. Elle est, aux regards de ceux qui peuvent la voir et la comprendre, l'expression achevée de la grandeur.

Où donc l'admirer, cette vertu, plus éclatante, plus complète, plus pure que dans les saints ? Ce n'est pas que je nie la vertu en dehors des saints ni que je souscrive au vers du poète qui disait des anciens que « leurs vertus n'étaient que des vices dorés. » Pourtant il n'est que trop vrai que, hors des saints formés à l'école du Christ Jésus, nous voyons des faiblesses, des défaillances, des taches souiller les plus belles vies. Il y a toujours quelques fleurs flétries dans leur couronne, quelques pages à déchirer dans leur histoire, des lacunes dans leur sagesse, des éclipses dans leur honnêteté. Ils apparaissent d'autant plus grands qu'ils sont vus de plus loin et dans la pénombre du passé. N'approchez pas trop près ; ne regardez pas d'un œil trop méticuleux : vous y verriez trop de défauts mêlés à leurs qualités.

Il n'y a que les saints qui, dans leur vie, ne redoutent aucune enquête, aucune investigation curieuse et qui peuvent affronter tous les regards, même les plus malveillants. Eux seuls peuvent passer partout la tête haute, car ils n'ont rien à cacher. Il n'y a pas de défaillance dans leur volonté et s'il reste dans leur nature humaine quelques imperfections, ils les confessent avec humilité et les combattent avec une patiente résolution. Leur vertu est aussi complète dans son épanouissement qu'elle est pure dans ses motifs. Elle a autant de stabilité que de perfection. C'est la vertu dans son total achèvement.

Aussi les saints sont-ils les seuls grands hommes dont le nom soit vraiment populaire et vraiment immortel. Les autres illustrations humaines sont comme des bronzes d'un impur métal, qui se rouillent avec le temps. Les noms, qui ont été connus à un moment donné, finissent par tomber dans l'oubli. Ils remplissent l'histoire où les érudits seuls vont les lire, mais ils ne disent plus rien à la foule qui les ignore. On ne célèbre point de fête en leur honneur et s'ils ont des statues sur nos places publiques, qui les salue, qui les honore, qui vient s'agenouiller à leurs pieds ?

Au contraire, c'est aux pieds des statues et des autels des saints que la foule court se prosterner ; c'est devant les châsses contenant leurs reliques que l'on prie ; ce sont leurs noms que l'on invoque. Les siècles peuvent passer, leur culte devient séculaire et grandit avec le temps. Les saints du christianisme restent les plus grands héros populaires, les plus vénérés et les plus aimés. Il y a là une grande leçon que nous serions impardonnables de ne pas recueillir.

En vérité, m. f., pour atteindre à la plus haute grandeur morale, il n'y a pas de chemin plus sûr que celui de la vertu chrétienne. Dans les insuccès, dans les chagrins, dans les multiples épreuves de la vie, elle seule console, soutient et peut dédommager du malheur ou de l'impopularité.

Quoi qu'en puisse penser l'opinion du jour, s'il est une chose dont on doive rougir comme d'une lâcheté, ce n'est pas d'accomplir son devoir de chrétien, c'est de lui être infidèle. Si un homme se rabaisse, ce n'est pas en ployant les genoux devant Dieu, mais en se prosternant devant les idoles de l'or et de la chair. Ce qu'il faut mettre dans son estime et envier dans son cœur, ce n'est pas l'existence bruyante et souvent scandaleuse des hommes à succès, mais celle, plus obscure, silencieuse, de l'homme de bien. Et ce qu'il faut louer, ce n'est pas l'aspect extérieur, mais la vertu intérieure, le devoir accompli. N'est ce pas, m. f., une aberration du sens moral que d'innocenter, comme on le fait chaque jour, le scandale, la dépravation, parce qu'ils ont des allures élégantes, et de rire de la vertu, parce qu'elle est modeste ?

Oh ! fermons notre esprit à ces sophismes et réformons, s'il y a lieu, notre jugement à l'école des saints. Mettons notre honneur dans le devoir. Restons fermes dans le droit chemin de la vertu, que nous ont tracé les saints et marchons-y, sans nous en détourner par peur de l'opinion et par respect pour de vains préjugés. Osons confesser Dieu, par nos paroles et par nos actes, et nous affirmer chrétiens en face du monde par toute notre vie. Car ce qui importe à l'homme, ce n'est pas de gagner l'univers ou de subjuguer le monde, c'est de sauver son âme, c'est de devenir un saint. Pour cela, il faut faire son devoir, tout son devoir...

* *

Que notre résolution, au soir de cette fête, soit donc celle-ci : rester fidèles à notre foi chrétienne. Elle a fait la force, la grandeur et la gloire des saints.

Qu'aurions-nous à gagner, en reniant ce que nos pères ont cru, en brûlant ce qu'ils ont adoré ? Quelle philosophie, quelle science remplacera jamais le *Credo* que les saints ont récité et que nous chantons après eux ? Quel code de morale substituerons-nous à l'Evangile auquel les saints ont obéi et où ils ont puisé le principe de toutes leurs vertus ? Quelles espérances pourrons-nous trouver en dehors des consolantes perspectives que nous ouvrent sur l'au-delà les paroles du Christ Jésus ?

La religion des saints a été une lumière, qui n'a cessé de guider les générations passées. Pouvons-nous nous embarquer sans cette lumière sur

l'océan des temps modernes où soufflent tant de tempêtes ?

En évoquant tout ce passé chrétien, je ne puis oublier que, dans l'histoire, la France a été une terre fertile en fleurs de sainteté, et j'en vois surgir à chaque instant. L'Eglise les salue et les offre à notre vénération. Souhaitons que, devenue chrétienne et baptisée par eux, elle garde leurs traditions de foi, car elle y trouvera la sauvegarde de ses destinées. Qu'elle reste chrétienne, qu'elle soit fidèle et en s'appuyant sur Dieu, le plus sûr allié, elle s'avancera sans crainte vers l'avenir.

Tels sont les vœux que nous formerons ensemble, m. f., pour notre patrie, et nous les déposerons aux pieds des saints, de ceux-là qui sont nôtres par le sang, qui ont vécu là-même où nous vivons et qui sont aujourd'hui, dans le ciel, auprès de Dieu, nos protecteurs et nos amis. Ainsi soit-il.

II

NOS SAINTS ONT ÉTÉ DE GRANDS PATRIOTES

> *Hic est fratrum amator et populi Israel ; hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate.*
>
> Voilà l'ami de ses frères et du peuple d'Israël ; voilà celui qui prie beaucoup pour tout le peuple et toute la cité sainte. (II Macch., xv, 14).

Mes frères,

Judas Macchabée, qui si longtemps défendit l'indépendance de la Judée, s'apprêtait à livrer bataille à Nicanor, lieutenant du roi Demetrius. Ses troupes étaient beaucoup moins nombreuses que celles de son adversaire, mais Dieu l'avait souvent miraculeusement protégé. Judas Macchabée le conjura de lui venir en aide, cette fois encore.

La nuit suivante, le grand-prêtre Onias, mort depuis plusieurs années, lui apparut. Il avait les mains étendues et priait pour toute la nation des Juifs. Près de lui se tenait un homme distingué par son grand âge et son air vénérable. Onias, prenant la parole, dit à Judas : « Celui-ci est l'ami de ses frères et de tout le peuple d'Israël ; il prie beaucoup pour le peuple et toute la cité sainte ; c'est le prophète Jérémie » Etendant alors la main droite, Jérémie donna à Judas une épée d'or et en la lui remettant il lui dit : « Prends cette épée : c'est un don de Dieu ; avec elle tu briseras tes ennemis. » Et en effet Judas fut victorieux de Nicanor qui périt même dans le combat.

Si Dieu, m. f., daignait ouvrir le ciel à nos yeux ravis, ce n'est pas un saint, ce ne sont pas deux saints, mais ce sont des milliers de saints que nous verrions levant leurs mains suppliantes vers le trône de Dieu et priant pour la France. Tous les saints qu'elle a donnés au ciel sont là-haut, nous n'en saurions douter, autant de puissants protecteurs pour elle. Comment oublieraient-ils, maintenant qu'ils sont dans la gloire, le pays qu'ils ont tant aimé lorsqu'ils étaient sur la terre ? L'amour de Dieu ne va pas sans l'amour du prochain, et l'amour de la patrie est une des formes les plus belles de l'amour du prochain. Aussi tous nos saints nationaux ont-ils été de grands patriotes ; tous ont aimé passionnément la France et l'ont magnifiquement servie.

I

Vous savez, m. f., ce qu'était notre pays il y a dix-neuf siècles. Il était plongé dans le paganisme ; on y adorait les idoles et des sacrifices humains offerts dans les profondeurs de nos forêts témoignaient de la barbarie de ses habitants. Mais voici les apôtres du saint Evangile qui débarquent sur ses plages. S. Trophime à Arles, S. Martial à Limoges, S. Irénée à Lyon, S. Denys à Paris et toute une légion d'héroïques missionnaires font connaître partout le vrai Dieu et mettent ses autels à la place de ceux des idoles. L'enfer, furieux de voir crouler son empire, soulève bien contre eux des persécutions : ils meurent martyrs, mais leur sang est une semence de chrétiens et leur tombeau devient, si je puis ainsi dire, la première pierre d'autant de villes chrétiennes. Ouvrez une carte de France et comptez si vous le pouvez les cités qui ont eu un saint comme fondateur ou dont le tombeau d'un saint martyr fut le point de départ. St-Quentin, St Ouen, St-Malo, St-Nazaire, St-Pol, St-Omer, St-Flour, St-Lô, St-Denys et combien d'autres cités doivent ainsi leur origine à un saint personnage qui vécut ou mourut dans l'endroit. Rien qu'à ce titre, m. f., le sol de notre chère France doit nous être vénérable, arrosé qu'il fut par le sang de tant de martyrs, sanctifié par tant de pieux serviteurs de Dieu et tiré du paganisme et de la barbarie par les travaux de tant de saints apôtres.

Plus tard, cette France chrétienne que nos saints ont fondée et fécondée de leur sang, les Barbares l'envahissent. Les uns après les autres, les Huns, les Vandales, les Wisigoths, les Francs l'inondent de leurs flots et menacent de la ramener à son état sauvage primitif. Ne craignez pas pour elle, m. f. : de nouveaux saints sont là pour la protéger et la sauver. L'humble bergère de Nanterre, sainte Geneviève, écarte de Paris Attila, S. Aignan l'empêche d'entrer dans Orléans, l'évêque S. Loup préserve de ses coups la ville de Troyes. Nos saints font mieux que protéger la France contre les envahisseurs : ils les convertissent et les donnent à la France comme autant de nouveaux enfants. Aidé par les prières de sainte Clotilde, S. Remi baptise Clovis et en fait le premier roi chrétien de la noble nation des Francs. « Courbe ton front, fier Sicambre, lui dit-il en versant sur sa rude chevelure l'eau sainte du baptême, brûle ce que tu as adoré et adore ce que tu as brûlé. » Extraordinaire ascendant des saints, m. f., qui domptent et soumettent leurs propres vainqueurs et en font les protecteurs des pays mêmes qu'ils ont envahis et conquis !

II

Cependant cette France est encore inculte. Ses plaines et ses collines sont couvertes de forêts, ses vallées remplies de marécages. Qui donc va défricher ces plaines et assainir ces marais insa-

lubres pour en faire la belle terre de France dont nous jouissons aujourd'hui ? Ce sont encore nos saints de France. Amoureux de la solitude, ils se retirent dans des contrées désertes, afin d'y vivre loin du monde. Mais bientôt des âmes éprises de perfection viennent les rejoindre, pour partager leur vie sainte et mortifiée. L'humble ermitage qu'ils s'étaient construit fait bientôt place à des monastères qui chaque année s'agrandissent et se peuplent davantage. Et parce que ce n'est pas pour vivre dans l'oisiveté que ces hommes ont fui le monde, ils passent la nuit à chanter les louanges de Dieu et ils emploient le jour à défricher les terres qui avoisinent leur retraite. Bientôt les vallées marécageuses qu'ils ont drainées avec intelligence deviennent de verdoyantes prairies, les coteaux qu'ils ont cultivés se couvrent de riches vignobles, les plaines labourées et arrosées de leurs sueurs produisent de plantureuses moissons. Telle est, vous le savez aussi bien que moi, l'histoire de notre riche Bassigny, mis en culture par les moines de Morimond ; telle est l'origine des vignobles aujourd'hui bien éprouvés, mais autrefois si luxuriants, de la vallée de l'Aube, plantés par les moines de Clairvaux, et de la vallée de la Marne, plantés par les moines de St-Urbain. Et ce patriotique labeur, les saints moines l'ont exercé dans toute la France, les fils de S. Colomban l'ont accompli dans la région de Luxeuil et de St Gall, ceux de S. Maïeul en Bourgogne et en Saône-et-Loire, les fils de S. Martin dans la Touraine et le Poitou. Les abbayes de Cîteaux, de Molesmes, de Cluny, de Clairvaux, furent, en même temps que des foyers de prière et des pépinières de saints, des centres de science, de civilisation et de patriotisme.

III

Ce patriotisme, les saints l'ont manifesté dans toutes les branches de l'activité humaine. Citez une fonction sociale où ils n'aient pas rendu les plus signalés services ; trouvez une manière de traduire ce patriotisme dans laquelle les saints n'aient pas excellé. Est ce sur le trône et dans le gouvernement des peuples ? Mais, m. f., quand la France fut-elle mieux gouvernée, quand fut-elle plus prospère et plus victorieuse de ses ennemis que sous l'empereur S. Charlemagne ? Quand la justice fut-elle rendue à tous avec plus d'équité que sous le roi S. Louis ? Quand nos princes eurent-ils à leurs côtés des ministres plus sages que lorsqu'ils possédaient dans leurs conseils des saints comme S. Remy, S. Léger, S. Ouen, S. Eloi, S. Vincent de Paul ? Ne sont-ce pas nos saints évêques qui ont bâti ces belles cathédrales qui font l'orgueil de la France ? Et tous ces hôpitaux, tous ces asiles ouverts à la misère et à la souffrance, tous ces orphelinats, ne sont-ce pas nos saints de France : S. Jean de Dieu, S. Vincent de Paul et bien d'autres qui en furent les premiers fondateurs ? Ne sont-ce pas eux qui ont suscité ces héros et ces héroïnes de la charité qui s'y dévouent au soin de leurs frères ?

Ne sont-ce pas nos saints Docteurs du moyen âge qui ont fait de la France le pays du monde le plus éclairé, le plus policé ? Ce sont eux qui ont conservé les trésors de la science et qui, dans les Universités de Paris, de Reims et d'ailleurs, la distribuaient aux milliers d'étudiants qui du monde entier venaient la leur demander. Et cette science, les saints ne la voulaient pas seulement pour les riches et les grands du monde, ils la voulaient pour les petits et les pauvres, et c'est afin de la mettre à la portée de tous que des saints comme S. Jean-Baptiste de la Salle sacrifièrent leur fortune, aliénèrent leur liberté et fondèrent des Ordres religieux tout exprès pour la leur donner.

Tous ces saints, comme ils avaient à cœur l'indépendance de leur pays et comme ils souffraient lorsqu'ils la voyaient exposée ! Alors, ce n'étaient pas seulement des hommes, des guerriers qui se levaient pour la défendre, mais encore des femmes, comme notre vaillante sainte Jeanne d'Arc, qui volaient à son secours et travaillaient à sa délivrance.

Honorons tous ces saints, car ils le méritent bien. Faisons plus : prions-les. La France, la France qu'ils ont aimée et qu'ils ont servie sur la terre, la France, le plus beau pays du monde après le Paradis, demandons-leur de la protéger du haut du ciel, pour qu'elle reste la Fille aînée de l'Eglise et, comme l'appelait récemment le Souverain Pontife, « la mère des saints. » Ainsi soit-il.

POUR LA JOURNÉE MISSIONNAIRE [1]

CE QU'IL FAUT FAIRE POUR LES MISSIONS [2]

I. — *Le grand scandale*

Malgré un effort missionnaire qui date de vingt siècles, un milliard d'êtres humains (c'est-à-dire les deux tiers de l'humanité) ne sont pas atteints par la prédication chrétienne.

Dès qu'on parle d'œuvres missionnaires, notre premier sentiment doit être la douleur. Après dix-neuf siècles de christianisme, plus d'un milliard d'hommes ignorent le mystère de la Rédemption. Ce fait, dont nous ne pouvons prendre notre parti, n'est vraiment pas flatteur pour les nations chrétiennes, malgré les progrès qui les distinguent, malgré la civilisation dont elles se glorifient, pour se dire supérieures au reste du monde. Plus d'un milliard d'hommes, rachetés par le Christ, vivent en marge du message divin qu'il apporta du ciel, pour eux comme pour nous !

[1] Elle est prescrite pour le dimanche 23 octobre

[2] Ce sermon a été donné par Mgr Besson, évêque de Fribourg, Lausanne et Genève, dans la cathédrale de Fribourg, le 31 juillet 1932, à l'occasion du Congrès des étudiants. Il se recommande à l'attention du clergé catholique par la hauteur de ses vues, le courage et en même temps la sagesse avec lesquels l'illustre orateur touche aux questions les plus délicates du problème missionnaire. Nos confrères sauront s'en inspirer pour adapter aux besoins des auditoires les plus divers les recommandations que le Saint-Père veut que l'on fasse entendre au peuple chrétien

Sans doute, il y a des missionnaires : il y en a toujours eu [1]. Le Sauveur, au jour de l'Ascension, chargea les apôtres de continuer son œuvre : « Allez dans tout l'univers et prêchez l'Evangile à toute créature. » Dès lors, eux et leurs successeurs annoncèrent la parole de Dieu. « Le son de leur voix retentit partout et leur prédication atteignit jusqu'aux plus lointaines extrémités. »

Jamais l'Eglise n'a cessé d'envoyer des missionnaires aux diverses nations, pour leur faire connaître le salut. Le travail de ces ouvriers évangéliques n'a pas été stérile, Dieu merci ! Nous ne voulons pas être de ces missionnaires en chambre qui n'étudient le problème des missions que pour critiquer ce que d'autres ont déjà fait : nous sommes émerveillés quand nous entendons décrire le zèle de nos missionnaires, leur endurance, leur dévouement. Mais, malgré leurs efforts, les résultats acquis sont loin d'être ceux qu'on pouvait espérer.

II — *Les causes du mal*

Insuffisance de l'effort accompli par le monde chrétien et erreurs de méthode.

D'où vient cet insuccès relatif ? Nous devons l'attribuer à bien des causes de tout ordre ; parmi ces causes, il en est une, tout au moins, que nul ne peut contester : l'insuffisance de l'effort accompli par tant de chrétiens pour répandre la lumière qu'ils ont reçue. Le Souverain Pontife, conscient des responsabilités si lourdes qui pèsent sur ses épaules, met précisément à profit toutes les occasions pour nous rappeler nos graves devoirs en cette matière.

Avouons-le sans chercher d'excuse. Trop longtemps, on s'est désintéressé, trop généralement on se désintéresse encore aujourd'hui en bien des milieux du sort des païens : retenu par la griserie de toutes les jouissances, on oublie que des millions d'âmes ont besoin de vérité.

D'autres fois, quand on daigna s'occuper des païens, ce fut pour les exploiter au service d'un pays, d'une compagnie, d'une maison ; même quand on alla les évangéliser, on fut tenté de leur imposer une langue qui n'était pas la leur, une forme de civilisation qui ne leur convenait pas, une vie religieuse dont les modalités extérieures, liées étroitement au génie d'une autre race, ne s'harmonisaient ni avec leurs traditions, ni avec leur mentalité, ni avec leur tempérament.

L'intérêt et la politique ont joué un rôle, dans ce domaine sacré où seuls l'amour du Christ et le souci des âmes devaient intervenir.

L'égoïsme, l'indifférence, l'étroitesse de la masse ou de l'élite ont paralysé bien des fois le zèle de nos vaillants missionnaires et la fécondité de leur travail. Nous n'avons pas compris la valeur des âmes et nous n'avons pas fait ce que nous aurions pu faire pour leur salut éternel. Nous devons nous frapper la poitrine, pour nous et pour les générations qui nous ont précédés.

III. — *Les remèdes*

Formes diverses de la coopération missionnaire.

En conséquence, répondant aux appels de notre grand Pape, nous devons réparer le temps perdu et nous intéresser intelligemment, généreusement, à l'œuvre missionnaire.

Des devoirs très graves incombent aux chrétiens, aux plus humbles, comme à ceux qui, par leurs études, sont appelés à diriger la pensée moderne. Levez les yeux : la moisson est abondante, la moisson est mûre, mais il manque les ouvriers.

Première forme de ce devoir : la prière !

Il faut prier, d'abord, prier avec persévérance : n'oublions-nous pas quelquefois que sans le secours de Dieu nous ne pouvons rien ?

Deuxième forme de ce devoir : l'assistance matérielle.

Il faut donner, ensuite, donner l'aide matérielle, que les Œuvres pontificales attendent de nous [1]. Que de sacrifices relativement faciles nous pourrions accomplir, au profit de nos ouvriers évangéliques, obligés de poursuivre, au milieu des privations, leur admirable apostolat !

Troisième forme de ce devoir : l'assistance personnelle.

Nous devons nous intéresser aux missions, en leur consacrant nos personnes, si Dieu nous a donné la vocation missionnaire ; il y a les missionnaires prêtres, les missionnaires religieux ou religieuses, les missionnaires médecins, les missionnaires infirmiers, les missionnaires professeurs, les missionnaires catéchistes : chacun trouve sa place dans l'immense champ du Père de famille.

Quatrième forme de ce devoir : la sympathie intellectuelle.

Nous devons nous intéresser aux missions en étudiant l'histoire, la politique, la philosophie, la littérature des peuples où les messagers de l'Evangile travaillent ou doivent aller travailler ; nous

[1] Voici, d'après la *Revue Missionnaire* de mars 1932, la répartition des missionnaires travaillant hors d'Europe, suivant leur nationalité :

Nationalité	Asie	Afrique	Amérique	Océanie	Total
Allemands	263	133	45	71	512
Américains	148	10	45	11	214
Anglais	43	99	18	7	167
Australiens	2	»	»	2	4
Autrichiens	13	13	»	14	40
Belges	383	385	22	25	815
Canadiens	27	50	1	45	123
Espagnols	305	83	158	28	574
Français	1.716	940	133	211	3.000
Hollandais	141	209	41	215	606
Irlandais	51	42	29	2	124
Italiens	527	215	39	3	784
Luxembourgeois	»	7	»	6	13
Polonais	5	7	1	3	16
Portugais	»	24	1	»	25
Suisses	6	63	1	4	74
Tchéco-Slovaques	»	1	»	»	1
Yougoslaves	1	»	»	1	2
Divers et non spécifiés	427	591	233	44	1.295
Total des prêtres étrangers	4.058	2.872	812	647	8.389
Prêtres indigènes	3.038	117	64	13	3.232
Total général.	7.096	2.989	876	660	11.621

[1] Sur les 164.093.754 francs qui furent alloués par le Saint-Siège aux Missions françaises en 1930-31, l'Œuvre de la Propagation de la Foi n'avait recueilli en France, pour le même exercice, que 58.910.200 francs, un peu plus du tiers. Cela n'a rien d'étonnant, étant donné l'ampleur des Missions françaises (3000 prêtres missionnaires sur le total de 8.389).

ne pouvons nous sentir étrangers à des hommes qui, s'ils sont d'une autre race que nous, restent pourtant nos frères, rachetés par le même Sauveur et destinés à la même gloire dans le même paradis.

Cinquième forme de ce devoir : l'apostolat auprès des indigènes vivant en Europe.

Nous devons nous intéresser aux missions, en nous intéressant aux nombreux indigènes que les circonstances ont conduits dans nos grandes villes ; plus spécialement, si l'occasion nous est fournie, en venant en aide aux jeunes gens et aux jeunes filles des pays lointains qui fréquentent les Universités d'Europe. Ce serait un crime d'abandonner ces étudiants et ces étudiantes qui, venus chez nous pour y chercher la science, risquent de n'y trouver autre chose que le matérialisme, l'indifférence religieuse et les principes de la révolution.

Conclusion

Une nuit, S. Paul eut une vision : un Macédonien se présenta devant lui et lui fit cette prière : « Passe en Macédoine et viens à notre secours. » Certain que Dieu l'appelait à prêcher la bonne nouvelle en Macédoine, l'apôtre partit aussitôt, et les chapitres XVI et XVII des Actes ont résumé l'histoire des merveilles qu'il y réalisa.

Si nous prêtons l'oreille, nous entendrons, nous aussi, des âmes innombrables qui nous demandent d'aller les sauver. Ne restons pas sourds à leurs appels pressants !

Des âmes sont en cause, des âmes que Dieu sauvera par nous et qu'il ne sauvera peut-être pas sans nous. Levons-nous tous, unis au-dessus de nos patries respectives, auxquelles, bien entendu, nous restons inébranlablement fidèles, unis par notre commune foi, par notre commune espérance, par notre commune charité ; car l'heure sonne où les chrétiens doivent tendre les bras à leurs frères païens, non pas avec l'arrière pensée de les faire servir à des intérêts quelconques, mais avec l'unique ambition de les gagner au Christ, afin que, régénérés par son sang, éclairés par sa doctrine, vivifiés par sa grâce, ils assurent leur bonheur éternel, en vivant libres dans le pays que Dieu leur a donné.

NOS RELIGIEUX

X

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Messieurs,

La loi qui a chassé ou paralysé l'action des Congrégations religieuses a été un déni de justice et en même temps une faute, c'est entendu, reconnu, avoué même par des hommes qui ne sont pas des croyants. Mais ce déni de justice et cette faute sont peut-être plus graves quand il s'agit des Frères des Ecoles chrétiennes, car à l'injustice flagrante nos législateurs ont ajouté la plus noire ingratitude.

Avant que fût édictée cette odieuse loi qui les a chassés de chez nous, leur Institut, célèbre dans le monde entier, était plus populaire en France que partout ailleurs. Ils étaient les fils d'un des plus grands Français qui furent jamais ; leur berceau avait été déposé sur le sol français, à Reims, ville de la plus grande histoire française ; ils enseignaient les enfants de la France à la satisfaction de tous, gouvernement et peuple ; on les aimait. Mais depuis qu'ils sont partis pour l'exil, qu'on ne voit plus leur rabat blanc et leurs manches flottantes, le pays commence à les oublier Après l'injustice de la loi, c'est une nouvelle injustice qu'il est de notre devoir de ne pas laisser commettre C'est pourquoi je veux ce soir, Messieurs, parler de ces bons Frères que nous avons connus et aimés dans notre jeunesse, les faire revivre devant vos yeux, vous rappeler leurs services et comment, voués à l'enseignement des enfants du peuple, ils y ont acquis « une incomparable maîtrise, au plus grand profit de l'humanité et de la France [1]. »

Je vous dirai dans cet entretien d'où ils viennent, ce qu'ils sont, et qu'il n'est pas de meilleurs Français. Je vous parlerai d'eux avec respect, admiration et affection, car je les ai vus de près, j'ai vécu longtemps auprès d'eux, dans un commerce journalier avec eux, et j'ai gardé de ce temps lointain, mais en moi toujours vivant, un souvenir que les années n'ont fait que me rendre plus cher.

I

Comme vous le savez, Messieurs, les Frères des Ecoles chrétiennes ont pour fondateur S. Jean-Baptiste de la Salle, l'un des plus sincères et bienfaisants amis du peuple qui furent jamais. Il n'a pas fait de grands et ronflants discours, comme en ont tant prononcé les hommes de la Révolution, comme en prononcent encore nos politiciens, et pourtant il a réalisé, lui aussi, une véritable révolution : il a institué l'instruction gratuite des enfants du peuple ; il a voulu leur donner, sous une forme abrégée et pratique, les connaissances qui ouvrent nombre de professions ; il a institué à côté de la salle de classe des ateliers de travail manuel ; il a découvert l'enseignement secondaire spécial, cent cinquante ans avant Duruy [2]. Mais par-dessus tout, pour remplir cette tâche sacrée, il a fondé l'Institut dont j'ai l'honneur de vous entretenir en ce moment. Prêtre modeste, mais homme admirable, il a suscité des hommes propres à réaliser son plan généreux, des hommes à qui il a communiqué sa flamme et son âme, des hommes qui, comme lui, ont l'estime, le respect et l'amour de l'enfance et de la jeunesse, instituteurs et éducateurs assez dévoués pour passer toute une vie dans une école, sans aucune espérance de profit matériel et d'honneur.

Il va sans dire, Messieurs, que ces hommes n'ont pas des âmes vulgaires.

[1] Mgr Baudrillart, *La France et les Religieux*.
[2] Aveu de Ferd. Buisson dans *le Progrès civique* (périodique du Cartel des gauches) du 14 février 1925.

Quand S. Jean-Baptiste de la Salle conçut son projet de donner des maîtres aux enfants du peuple, il comprit d'abord que, pour que l'enseignement fût vraiment efficace, il était nécessaire de former un corps enseignant, de cultiver dans les instituteurs les aptitudes professionnelles, de les pourvoir de méthodes rationnelles et suivies, en un mot de leur apprendre leur métier. Ce saint, le premier, a eu l'idée de l'*Ecole Normale,* idée adoptée plus tard par l'Etat. Mais il comprit aussi, ce que l'Etat ne comprend pas toujours, qu'il n'y a, pour une telle vocation, que des hommes ayant un haut sentiment du devoir, un désintéressement et un dévouement absolus, qui voient dans l'enfant, non un petit animal à dresser, mais une âme immortelle qui doit être traitée avec amour et respect, des hommes tout entiers à leur œuvre, sans distractions, sans préoccupations de famille, sans ambition, sans souci de fortune et d'avenir, et de plus pénétrés jusqu'aux moelles de la foi de leur pays. De là, sa création d'un Institut de religieux, des religieux pouvant seuls répondre à un pareil idéal. Ils s'appelleront les *Frères des Ecoles chrétiennes,* parce qu'ils seront entre eux comme des frères, et parce que, serviteurs du peuple, instituteurs de ses enfants, ils montreront en faveur des familles populaires, qui leur confieront leurs enfants, un dévouement et un désintéressement vraiment fraternels.

L'œuvre a eu la miraculeuse fortune du grain de sénevé dont parle l'Evangile : ils sont douze au commencement ; bientôt ils seront un millier. La frêle tige est devenue un arbuste, puis un arbre ; le tronc s'élance et monte, les branches s'étendent et couvrent le monde ; et des légions d'enfants viennent pépier et chanter dans son immense feuillage.

Dispersés par la Révolution, les Frères se reforment ; ils grandissent encore ; en 1900, l'Institut mobilise une pacifique armée de vingt mille religieux, et vous les trouvez installés dans 1.530 maisons où ils donnent l'instruction à trois cent seize mille élèves.

Ils ont élevé des générations de jeunes français. Les familles conquises par l'éclat de leurs succès, sûres que leurs enfants apprendront sous leur direction ce qu'ils doivent savoir, et que leur âme, en même temps, ne restera pas sans principes et sans culture chrétienne, les apprécient et les soutiennent. C'était trop beau. Ils furent frappés en plein succès, après une odieuse et perfide campagne de calomnies.

Depuis longtemps, les sectaires supportaient avec peine ces religieux instituteurs désintéressés du peuple. Déjà, au XVIIIe siècle, Voltaire les haïssait : « Le peuple, disait-il, n'a pas besoin d'être instruit ; ce qu'il lui faut, c'est un joug, un aiguillon et du foin. On ne devrait pas enseigner à lire et à écrire à des gens qui ne doivent apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot ou la lime... *Les Frères, par l'instruction qu'ils leur donnent, achèvent de tout perdre.* » Voltaire a laissé une postérité, Messieurs, qui ne vaut pas mieux que lui : Voltaire rêvait d'abrutir le peuple ; sa postérité veut le former tyranniquement à sa propre image, lui insuffler une âme de matérialiste. Des hommes protestent emphatiquement contre les inégalités sociales, se targuent de vouloir l'égalité de tous, la liberté pour tous, la fraternité entre tous. Les voilà au pouvoir : ils ont oublié leurs principes et leurs promesses. Ils prêchent la liberté, et ils l'enlèvent aux Frères des Ecoles chrétiennes ; ils prêchent l'égalité, et ils enlèvent aux Frères des Ecoles chrétiennes leurs droits de citoyens ; ils prêchent la fraternité, et ils traitent les Frères des Ecoles chrétiennes en ennemis. Il faut dénoncer cette palinodie, cette hypocrisie, ce camouflage indigne ! Le 7 juillet 1904, quinze cents écoles de Frères sont fermées au nom d'une loi qui vient d'être fabriquée par des législateurs bourreaux et tous les Frères qui habitent la France jetés en exil.

L'étranger leur a offert un abri et du pain, mais ils ne sont plus en France [1].

Posons-nous, maintenant, cette question : Ces religieux, victimes du Combisme, ont-ils mérité cet ostracisme ? Ecoutez-moi, Messieurs.

II

Je ne crains pas de dire que pas une, parmi les Congrégations religieuses victimes d'une loi injuste, ne méritait moins d'être frappée que l'Institut des Frères.

Les Frères sont des religieux fervents, soumis à une règle rude qui développe leurs énergies et les dispose aux sacrifices que leur vocation leur impose. Ils se vouent à la pratique des conseils évangéliques. De plein gré, ils s'engagent à rester pauvres, chastes, obéissants, fidèles à leur Institut. Après quelques années d'études, de sérieuses épreuves et de formation pédagogique, ils entrent enfin en fonction : les voilà instituteurs et éducateurs, en même temps que religieux. Leur vie désormais se partagera en deux, tout en se compénétrant : celle du religieux, celle du maître.

Religieux, ils se lèvent à quatre heures et demie du matin, font ensemble une longue prière que suit une méditation, puis ils entendent la messe et communient à ce pain eucharistique qui est pour l'âme chrétienne la source de la force surnaturelle. Au cours de la journée, ils se rassembleront encore devant l'autel pour l'examen particulier, le soir venu pour l'adoration et la prière dernière, entre temps pour la lecture spirituelle. Et ainsi sont-ils rappelés constamment à leurs devoirs d'hommes de Dieu ; le souffle d'en-haut les enveloppe et les pénètre ; ils demeureront fidèles comme ils l'ont promis, et leur travail, qui est un apostolat, sera sanctifié et sanctificateur.

Aucun rapport avec le monde. Si vous les voyez

[1] Pendant qu'au Palais Bourbon nos députés discutaient sur le moyen de priver la France d'un capital de force, d'un patrimoine civilisateur et intellectuel, d'une puissance de sauvegarde et d'expansion que rien ne saurait remplacer, la Prusse retirait une partie des mesures prises contre les Jésuites, heureuse de les trouver pour son rayonnement lointain et la suprématie mondiale qu'elle rêve. La leçon naturellement n'a pas été comprise.

passer dans les rues, c'est qu'ils y sont autorisés et que cette sortie est nécessaire. Vous remarquerez d'ailleurs que ces échappées sont rares et vous serez frappés de la dignité et de la simplicité souriante de leur allure. Alors qu'ils vivaient parmi nous, c'est pour cette simplicité que le peuple de France les aimait. Souvenez-vous, Messieurs : on les appelait les *bons Frères*, et cette appellation les définissait. Dans les villes, ils étaient respectés ; dans les campagnes, les braves gens les saluaient avec respect et sympathie, un grand nombre avec reconnaissance. D'un mot, ils étaient partout populaires.

C'est qu'en même temps qu'ils sont de bons religieux, on a toujours reconnu en eux des instituteurs et des éducateurs de premier ordre. Je les ai vus personnellement à l'œuvre pendant dix ans consécutifs, et j'en puis, Messieurs, apporter devant vous le témoignage.

Instituteurs, humbles docteurs populaires ou professeurs dans les grands pensionnats, ils consacrent tout leur temps et toutes leurs forces à leurs élèves. Nulle distraction qui les puisse détourner du noble objectif assigné à leur vie. Pas de soucis de famille, d'intérêt ou de plaisirs. Séparés du monde, ils sont tout à leurs devoirs professionnels, et vous avouerez que ces travailleurs, sans ambition et sans salaire, offrent déjà aux familles une garantie qui n'est pas négligeable.

Ils ont, de plus, pour l'enseignement, des méthodes à eux, et il faut croire qu'elles sont bonnes, puisque l'Etat les leur a empruntées ! Leurs succès incontestables sont d'ailleurs incontestés, et l'envie n'est peut-être pas pour rien dans le traitement qu'on leur a infligé. Les Frères sont des maîtres d'école et des professeurs hors ligne, tant au point de vue de la compétence que du dévouement.

Faut-il vous les présenter, à présent, sous leur aspect d'éducateurs ? J'affirme, Messieurs, qu'ils ont sur tous les autres instituteurs, à quelque profession ou secte qu'ils appartiennent, une supériorité véritable et très haute. Pourquoi ? Parce qu'ils sont à même d'appuyer leur enseignement moral, non sur de vaines théories de médiocres philosophes, mais sur des principes et des lois d'une solidité éprouvée. Ces principes et ces lois sont les principes et les lois mêmes de Dieu, consignés dans le Décalogue et dans l'Evangile. Pour donner aux jeunes âmes une formation et une orientation raisonnables et sûres, ils disposent là d'une ressource qu'aucune pédagogie ne peut surpasser ni même égaler. Et ici apparaît la grandeur de leur service. Ils n'ont pas seulement pour but d'apprendre à lire, à écrire et à compter, à donner à des enfants quelques vagues notions de science et d'histoire ; leur but dernier, c'est d'éclairer les âmes, de leur apprendre à bien vivre en leur inspirant l'amour du bien et l'horreur du mal, de les rapprocher de l'idéal éternellement vivant de l'homme, qui est le Christ. Leur fonction n'est pas un métier, c'est un ministère et un apostolat.

Leur simple foi fonde la plus humble science sur une vérité. A tout esprit elle donne, « au delà des quatre murs d'une salle de travail, au delà des quatre règles de l'arithmétique, un petit aperçu des horizons illimités : destinée de l'âme, valeur de la vie spirituelle, rapports de Dieu et du monde créé. Avec l'instruction religieuse, avec un christianisme qui n'est pas lettre morte, enseignement hâtif et facultatif à la suite d'un programme scolaire, mais loi de toute activité intellectuelle et morale, il n'y a pas d'instruction qui reste entièrement « primaire, » c'est-à-dire fermée, inachevée, sans racines au fond de l'être, sans influence sur le développement de la personnalité.[1] » De là leur féconde influence. Ces maisons modestes ont formé une multitude de gens de sens chrétien et de bon sens, une multitude de bons et braves travailleurs utiles à la société et à leur pays. Et puis, comment en serait-il autrement ? Ils sont les premiers à pratiquer ce qu'ils enseignent, leur exemple ajoute une force d'efficacité à leur instruction et une chance de plus à leur entreprise de discipline religieuse et morale.

Vous le voyez, Messieurs, les religieux dont je vous parle sont respectables à tous égards, aucunement dangereux dans un pays libre, utiles au premier chef au peuple à cause des services qu'ils lui ont rendus et qu'ils pourraient encore lui rendre.

Ce n'est pas tout. Voici d'autres renseignements qui vont vous montrer qu'en les proscrivant nos gouvernants ont commis une lourde faute en même temps qu'ils ont marqué la France d'une sorte de stigmate d'ingratitude aux yeux du monde.

III

Les Frères des Ecoles chrétiennes sont d'admirables religieux et des éducateurs de premier ordre. Ce sont aussi des patriotes. Ils l'ont montré en consacrant leur vie à la jeunesse française ; lorsque le pays a été éprouvé par les deux terribles guerres qui, à un demi-siècle à peine d'intervalle, ont bouleversé son sol et décimé sa population, ils ont, par leur courage et leur dévouement, fait tressaillir d'admiration la nation entière et provoqué les applaudissements d'un Jules Ferry et d'un gouvernement rien moins que clérical.

Les députés et sénateurs qui les ont récompensés en les forçant à l'exil, ont oublié tout cela. Nous, nous devons nous en souvenir par reconnaissance et par piété.

En 1870, tous les établissements des Frères ont été mis à la disposition du Ministre de la Guerre. Ils ont fondé et dirigé des ambulances innombrables, soigné des blessés et des malades dont on ne peut produire le chiffre, car on ne peut les compter. Ils les ont soignés avec une abnégation telle que le célèbre docteur Ricord, qui les vit à l'œuvre, a écrit : « Je n'aurais jamais cru qu'on pût trouver autant de dévouement chez des hommes. »

[1] G. Rigault, *Le Frère Philippe*.

Même héroïsme sur les champs de bataille. A Gravelotte, ils relèvent huit mille blessés. A Champigny, au Bourget, à Buzenval, à Montretout, ils arrivaient au combat, les reins ceints d'une corde, et s'avançaient deux par deux avec un brancard ; ils allaient, courant toujours, du côté du feu, relevant les blessés, les portant avec soin aux médecins et aux voitures d'ambulance. Un général, le général Ducrot, leur criait : « Mes Frères, l'humanité et la charité n'exigent pas qu'on aille si loin ! »

La paix signée, Bismarck les chasse de l'Alsace annexée. Pourquoi ? Parce qu'ils étaient restés français et que l'Allemagne redoutait l'influence de leur patriotisme sur les enfants de la population asservie.

De tout cela les sectaires eux-mêmes étaient émerveillés ; ils rêvaient alors l'apaisement des haines anticléricales : « Dans l'ère nouvelle que la république de 1870 a ouverte, écrivait l'un d'eux, la lutte change de nature ; liberté sous la loi commune, et honneur à qui fera le mieux » !

Ces beaux sentiments furent bientôt oubliés ; nous savons les abominables proscriptions du commencement de ce siècle. Mais voici qu'éclate, en 1914, une guerre nouvelle, plus formidable que l'autre. Quelle est, durant ces quatre ans de lutte, de souffrance, d'angoisse, l'attitude des Frères ?

Dix-neuf cents d'entre eux sont venus de tous les pays du globe défendre et reconquérir la terre de la patrie envahie, foulée et dévastée par l'Allemand ; près de trois cents tombent au champ d'honneur ; beaucoup d'entre eux deviennent des officiers remarquables ; et quant à leurs blessés, on n'en connaît pas le nombre.

Dans des circonstances où il faut payer de sa personne et tout donner, jusqu'à son sang, pour le salut de la patrie, ils ont donc fait glorieusement leur devoir de bons Français. Mais il faut qu'on le sache aussi, depuis deux siècles, ce devoir de bons Français, ils l'accomplissent sur un autre terrain. Ils font rayonner à l'étranger le nom et la civilisation de la France. On les compte parmi les propagateurs de son influence chez la plupart des peuplades civilisées ou non. Leur extension a pris une telle ampleur que leur Institut apparaît comme l'une des grandes puissances morales et moralisatrices du monde. Diminué chez nous, il garde, sous tous les cieux, une intensité de vie et d'action étonnante.

Au premier janvier 1931, il compte douze cent soixante et onze écoles dirigées par treize mille sept cent trente-sept religieux, lesquels enseignent cinq cent deux mille sept cent trente-trois élèves et groupent quatre-vingt quatre mille neuf cents jeunes gens et hommes dans les œuvres scolaires.

Que si maintenant, Messieurs, vous voulez connaître les différents théâtres où les Frères des Ecoles chrétiennes exercent leur dévouement, prenez une mappemonde et suivez-moi.

En Europe d'abord. Tout le long de nos frontières, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suisse, en Espagne, vingt neuf maisons françaises sont échelonnées de Bordighera, en Ligurie, jusqu'à l'Ecluse, en Hollande. Là, de jeunes Français vont retrouver leurs maîtres exilés. Ecoles moyennes, supérieures et spéciales, écoles normales, ils ont en Belgique cent vingt-cinq maisons avec trente-trois mille élèves. C'est Froyennes, Malonnes, Carlsbourg, Saint-Georges de Bruxelles, maisons célèbres. Ce sont les *Ecoles Saint-Luc*, qui ont formé des maîtres dont l'art a rénové l'architecture nationale belge et reconstruit les villes anéanties par les barbares allemands.

Passez en Angleterre. Ils dirigent des écoles industrielles, agricoles et techniques que le gouvernement, plus libéral que le nôtre, ne craint pas de subventionner.

L'Irlande est proche ; faites le voyage. Là les Frères, à Waterford, instruisent, dans une école normale officielle, aux frais du gouvernement, deux cents futurs instituteurs publics.

Hier, ils tenaient encore des écoles gratuites et des collèges secondaires en Espagne, à Madrid, Barcelone, Valladolid, Bilbao, Malila, Palma, formant la jeunesse aux carrières libérales et industrielles. La Révolution a chassé d'autres religieux ; elle n'a pas osé mettre la main sur eux.

Ils sont en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Hongrie, en Tchéco-Slovaquie, en Roumanie, en Pologne. Ils sont en Grèce, à Athènes, à Patras, à Corfou, à Hermopolis, dans l'île de Syra.

Ils sont en Afrique. Vous les trouvez en Algérie, au Maroc français, au Maroc espagnol, aux îles Canaries, au Congo belge, au Cap, à Madagascar, à l'île Maurice, à la Réunion, en Tripolitaine, en Egypte, où leurs écoles d'Alexandrie, du Caire, sont parmi les plus vastes et les plus peuplées du monde.

En Asie, ils sont à Constantinople, Smyrne, Alep, Beyrouth, Jérusalem, Bethléem, Nazareth, Jaffa, Caïffa ; plus loin, à Ceylan, aux Philippines, à Hong-Kong, en Birmanie, dans la presqu'île de Malacca, en Cochinchine, au Cambodge, en Annam, au Tonkin.

Traversez l'Atlantique. Vous voilà dans le Nouveau Monde.

Au Canada, mille cinquante-sept Frères instruisent vingt-neuf mille quatre cent vingt huit élèves, dans les Académies commerciales de Toronto, d'Ottawa, de Québec, de Montréal, des Trois-Rivières et dans cet *Institut supérieur de Pédagogie* qui est affilié à l'Université de Montréal.

Aux Etats-Unis, ils ont quatre-vingt quinze maisons d'éducation où sont instruits vingt-neuf mille élèves. Des établissements d'enseignement supérieur qu'ils dirigent, sont sortis trente-trois archevêques et évêques américains, et maintes célébrités civiques. A Washington, ils forment des ingénieurs au Saint-John's College. A Memphis, à Chicago, « la Ville-Reine de l'Ouest », leur collège et leurs écoles ont une réputation hors pair. Ils sont à Los Angeles, en Californie, en Amérique du Sud ; ils sont, du Mexique à l'Argentine, en passant par l'Equateur, à Quito, dans les Cordillières, à Santiago, à Buenos-Ayres ; ils sont au

Venezuela, au Pérou, en Bolivie, au Nicaragua, dans l'Etat de Panama, aux Antilles, à la Havane ; ils sont partout, partout à la tête de l'enseignement primaire et supérieur.

Ces exilés de France sont répandus dans tout l'univers et partout ils travaillent pour leur ingrate patrie, car on sait partout qu'ils sont les fils d'un saint français, que le berceau de leur Institut est la France, que le plus grand nombre d'entre eux sont Français, et toutes ces constatations font honneur à la France et accroissent son prestige.

Leur population scolaire énorme est faite d'enfants pauvres, mais aussi des fils de la bourgeoisie mondiale. De leurs écoles commerciales, industrielles, professionnelles, normales, secondaires, supérieures, sortent, chaque année, des jeunes gens qui occuperont bientôt des situations importantes. Ils apprennent, auprès de leurs maîtres, à aimer et à admirer notre pays et sont préparés à entretenir avec lui des relations d'où dépend sa prospérité.

Depuis que les lois de proscription les ont éloignés de nous, l'élément étranger s'adjoint peu à peu aux Frères de notre race. Et c'est là un danger que les proscripteurs n'ont pas prévu sans doute. Mais la direction demeure bien française et le plus large recrutement se fait encore parmi nous. Leurs chefs sont nôtres et, comme l'a écrit un historien, sur tous les rivages du monde on retrouve en eux « l'éloquence bordelaise, la solidité auvergnate et tout le tact et toute la politesse de la vieille éducation française ».

De tout cela, Messieurs, la France devrait leur être reconnaissante ; elle devrait les encourager, les soutenir ; elle devrait faire l'impossible pour que se multiplient les noviciats où se forment des français si utiles à la France. Non, phénomène déconcertant : alors que le monde entier les appelle et les accueille, la France les proscrit et les chasse !

Serait-ce, par hasard, que la France a quoi que ce soit à leur reprocher ? Nos divers gouvernements auraient-ils à se plaindre d'eux ? Se seraient-ils jamais lancés dans la lutte des partis ? La république a-t elle été attaquée par eux ? Jamais : « Au-dessus de toutes les institutions, a dit, un jour, l'un de leurs plus illustres supérieurs, le fameux Frère Philippe, Dieu et la patrie demeurent ! » Ces paroles furent de tous temps leur devise inviolée...

Je vous ai dit, Messieurs, les mérites et les services des Frères des Ecoles chrétiennes. Ces mérites et ces services ont été reconnus, proclamés par leurs ennemis eux-mêmes. Ne croyez-vous pas que ces religieux auraient dû, si l'on voulait chasser les Congrégations, bénéficier d'une exception et demeurer dans cette France qui les avait vus naître, qui avait profité de leur dévouement et qui pouvait encore tant espérer de leur savoir et de leur expérience d'éducateurs ? Eh bien ! non. Il s'est trouvé au pouvoir une Chambre et un Sénat pour les évincer de l'enseignement et les forcer à prendre le chemin de l'exil.

Nous voyons de temps en temps, dans les rues de nos villes, passer, modeste et comme humilié, un de ces religieux dont le rabat blanc et le manteau aux manches flottantes ont été si populaires chez nous. C'est un Frère qui revient d'Athènes ou de Constantinople ou de Smyrne, de Colombo ou de Haïphong, d'Alexandrie ou de Tananarive. Le vaste monde est ouvert devant lui ; partout il est libre d'enseigner selon sa vocation ; seule, sa patrie, la France, le repousse et refuse de le reconnaître.

On le repousse, non parce qu'il est incapable ou indigne, — ses capacités et sa dignité sont hors de doute ; elles ont fait leurs preuves, — mais parce qu'il y a des sectaires qui, sans souci de la liberté, caressent le rêve insensé de faire passer, pour écraser leur conscience, tous les enfants des familles françaises sous ce que j'appellerai le rouleau compresseur de l'école de l'Etat.

Le 11 mars 1806, après les proscriptions encore récentes de la Révolution, Napoléon prononçait au Conseil d'Etat ces paroles : « Je ne conçois pas l'espèce de fanatisme dont quelques personnes sont animées contre les Frères. Partout on demande leur rétablissement ; ce cri général démontre assez leur utilité. » Entendrons-nous un jour, bientôt, ce cri libérateur qui avait ému le grand réaliste ? Le peuple s'apercevra-t-il un jour, bientôt, qu'on lui impose, à lui et à ses enfants comme aux Frères, une tyrannie plus pesante et plus dure que celle que l'on reproche aux anciens rois ?

Espérons-le. Le peuple dort, bercé non plus par la vieille chanson de douceur et d'espoir, mais par la chanson nouvelle, par la chanson de haine et d'impiété des sectes despotiques. Il dort, et pendant qu'il dort, elles lui enlèvent tout ce qui le faisait vivre, son honnêteté, sa foi, ses horizons surnaturels. A nous de le réveiller ! Quand enfin il ouvrira les yeux, l'un de ses premiers gestes sera, j'en suis sûr, de rappeler les Frères des Ecoles chrétiennes. Une grande injustice sera réparée et les générations à venir, élevées par eux, ne seront plus démunies comme elles le sont en grande partie de nos jours. Ils leur apprendront les sciences nécessaires à la vie matérielle, mais aussi les vérités morales et religieuses essentielles.

En attendant, demandons à Dieu de déposer et de faire mûrir, au cœur de beaucoup de jeunes gens, le germe d'une vocation, humble il est vrai, mais si belle et si féconde ! Grâce à Dieu, l'esprit catholique n'est pas éteint chez nous ; la vieille sève chrétienne remonte comme pour un nouveau printemps. « Le christianisme exerce de plus en plus un invincible attrait sur tous ceux qui souffrent, tous ceux qui espèrent, tous ceux que tourmente, dans le néant des doctrines matérialistes, ce qu'un maître de l'Université appelait la « nostalgie du divin. » Jamais, d'un autre côté, le peuple qui s'enlise de plus en plus dans le matérialisme n'a eu plus besoin qu'on lui tende la main et qu'on le relève. Il lui faut des maîtres,

comme il lui faut des prêtres. Debout, jeunesse ! C'est de ta foi et de ton dévouement que l'Eglise attend son triomphe et le pays son salut !

AUX ENFANTS DE MARIE

LXXXV

LA PÉNITENCE SACRAMENTELLE

Lorsque nous avons reçu le pardon de nos péchés par l'absolution, tout n'est pas fini : il nous reste une peine temporaire à expier. Et c'est pourquoi on nous impose une pénitence.

I

La pénitence sacramentelle est d'abord satisfactoire.

Entre l'injure faite à Dieu par les fautes nombreuses que nous avons commises et nos faibles expiations, il n'y a évidemment aucune proportion. Nous aurions beau pleurer toute notre vie, la mesure ne serait pas comblée. Cependant Dieu, infiniment miséricordieux, accepte nos regrets, nos repentirs, pourvu qu'ils lui soient offerts par l'entremise de Jésus Christ. C'est la raison de la pénitence qui nous est imposée au saint tribunal et qui forme une partie intégrante du sacrement, nous fournit un moyen efficace d'apaiser la justice divine et de réparer nos offenses personnelles.

La pénitence sacramentelle n'est pas chose facultative. Elle entraîne une obligation et revêt une gravité à part. C'est donc se tromper que de dire : « J'accepterai ma pénitence si bon me semble ; et, l'ayant acceptée, je n'en ferai rien, si je le veux. » Nous sommes non seulement obligés de l'accomplir, mais dans le temps et la manière prescrits. Un temps spécial, quelques particularités nous ont été fixés : il faut nous y soumettre, sous peine de rendre notre pénitence nulle ; nous ne pouvons pas modifier la volonté du confesseur.

Est-ce à dire que par là nous avons acquitté toute notre dette envers Dieu ? Il pourrait en être ainsi dans le cas où nous aurions à nous reprocher seulement de petites misères, de légères faiblesses ; mais pour des fautes graves, surtout si ces fautes ont été nombreuses, ce n'est pas assez d'une pénitence de quelques minutes : on doit y joindre d'autres œuvres satisfactoires. Par ailleurs, notre travail journalier, le combat de nos imperfections, l'éloignement de certains plaisirs, surtout de ceux que nous aimons le plus, tout cela nous fournit une ample matière d'expiation.

II

La pénitence sacramentelle est en second lieu préservatrice.

Elle sert à la fois à nous purifier et à nous garantir du péché. En nous l'imposant, le confesseur nous contraint, pour ainsi dire, à suivre un régime, un peu comme fait le médecin pour son malade. Quand on sort d'une maladie, afin d'éviter une rechute, on se conforme aux prescriptions médicales imposées, si peu agréables soient-elles ; parce qu'on veut à tout prix conserver sa santé, on prend des choses qui déplaisent et on se prive de celles qui feraient plaisir. C'est la même méthode pour le traitement de l'âme.

Vous êtes sujet à la colère, à la mauvaise humeur. La pénitence qui vous sera donnée aura pour effet de détruire les germes de cette habitude ; elle vous aidera à rester calme et à savoir supporter en toutes circonstances les hommes et les choses.

Il y a dans votre cœur un penchant à la volupté. Par une pénitence appropriée vous deviendrez fort contre les assauts du démon, vous vous conserverez sans peine ou avec beaucoup moins de peine dans l'innocence.

Si Jésus Christ nous admet au partage glorieux de sa croix, la pénitence que nous recevons nous fera endurer avec un cœur résigné les infirmités et les épreuves qui s'attachent à la vie. Combien d'amertumes là où on avait espéré ne cueillir que des fleurs ! Mais aussi combien de mérites, quand elles sont acceptées avec une volonté soutenue !

La pénitence sera peut-être amère, pénible. Quelquefois, dans l'intérêt du malade qu'il s'agit de sauver, le médecin ne craint pas d'employer les moyens les plus énergiques et de faire pénétrer jusqu'au fond de la plaie le fer et le feu, de pratiquer les incisions et les brûlures. De même, l'âme chrétienne, en s'arrachant aux occasions qui entraînent, en éloignant toute attache déréglée à ses goûts, à ses caprices, trouve dans les rigueurs de la pénitence une vie renouvelée.

Nous avons trois tribunaux où sont ordonnées les peines exigées pour l'expiation de nos fautes : le tribunal de la confession qui nous impose, en partie du moins, celles dont nous sommes redevables ; le tribunal de la conscience, où Dieu nous inspire de suppléer par notre zèle à l'insuffisance des peines que le confesseur nous ordonne ; le tribunal de la justice divine, qui, pour une satisfaction plus proportionnée, nous envoie des disgrâces, des épreuves, dont il nous sera tenu compte comme si c'étaient des pénitences embrassées de notre plein gré. Même après le pardon sacramentel obtenu, et pour nous acquitter envers Dieu d'une façon plus complète, nous nous imposerons donc certaines petites austérités. Ce n'est pas que le remède soit toujours bien amer, mais encore faut-il vouloir le prendre.

* *

Autrefois, dans les âges de persécution, l'Eglise accordait souvent la rémission des peines temporelles par l'entremise des martyrs. Sur la route du supplice, et dans l'acte même de leur satisfaction surabondante, les martyrs écrivaient en quelque sorte avec leur sang et détachaient de leur chair en lambeaux le « libelle de l'indulgence ». Nous ne sommes plus au temps des martyrs ; mais il nous reste toujours la faveur d'invoquer leurs mérites et de rendre ainsi notre pénitence plus recevable devant Dieu.

LXXXVI

LA VISITE AU SAINT-SACREMENT

Une des pratiques les plus chères aux âmes pieuses est la visite au T. S. Sacrement.

I

C'est pour nous que le divin Sauveur habite au tabernacle. Quoique les anges lui tiennent ici fidèle compagnie, ce n'est pas en leur faveur qu'il y a établi sa demeure, mais en faveur de l'homme.

Au cours de la journée et de préférence le soir, heure tranquille, reposante, notre visite vient interrompre l'isolement de l'autel et apporter un peu de consolation à un Dieu oublié, méconnu. Le pauvre qui habite une mansarde privée de lumière et de feu, s'il n'a pas toujours le pain en suffisance, du moins trouve à ses côtés des enfants qu'il aime et dont il est tendrement aimé. Et Jésus est seul ! Le malade voit près de son chevet une mère, une épouse, une fille, une sœur qui bordent sa couche, veillent avec lui, ont pour ses souffrances tous les dévouements et tous les soins. Et Jésus est seul ! Il n'est pas jusqu'à l'exilé qui ne rencontre parfois sur la plage déserte où l'a jeté le malheur, un ami qui lui parle de la patrie, du toit paternel, de la famille absente. Et Jésus est seul ! Si nous exceptons quelques âmes pieuses qui, à l'exemple de Marie, ont choisi la meilleure part en venant le visiter, Jésus est seul. Le soir surtout, quel abandon ! A part la lampe suspendue à la voûte de l'église et qui jette de faibles rayons, il est seul.

Il est si oublié, si délaissé, que l'Apôtre a pu dire : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu » (Jo., I, 10). Jésus a pu dire de lui-même : « J'ai cherché autour de moi quelqu'un qui voulût me consoler et je n'ai trouvé personne. » (Is., LXVIII, 21). Le consoler ! Pourquoi ? Mais l'autel qu'il habite n'est-il pas un nouveau Calvaire où, apparemment du moins, rien ne manque du véritable, ni l'abandon, ni les outrages ? S'il en est qui l'offensent, s'il y a des âmes ingrates et rebelles, nous pouvons, nous, venir dans le silence lui prodiguer les hommages de notre amour, apporter un adoucissement à ses tristesses, verser une goutte de baume dans ce calice que les méchants remplissent d'absinthe et de fiel, comme les parfums que Marie-Madeleine répandait autrefois et comme les larmes qu'elle versait auprès de son tombeau.

II

A visiter Notre-Seigneur, il n'y va pas moins de notre intérêt. S'il a voulu habiter parmi nous, presque sous notre toit, c'est qu'il nous aime. Ami fidèle que l'on trouve dans la prospérité comme sous le coup de l'infortune, divin Soleil dont les rayons font éclore dans les âmes toutes les vertus, fontaine d'où jaillissent en abondance les eaux de la grâce : tous les trésors de son Cœur sont à notre disposition, et l'état même où il se montre nous inspire encore un surcroît de confiance.

Il est là, non pas armé d'une épée flamboyante, pareil à l'ange qui gardait, après la chute d'Adam, les avenues du Paradis terrestre, non pas comme le Dieu d'Israël sur les cimes du Sinaï au milieu de la foudre et des éclairs, mais humble, anéanti, caché sous les voiles eucharistiques, afin que nous puissions approcher plus librement, goûter les doux charmes de sa présence et nous reposer à l'ombre de ses autels. Oh ! que nous serions insensibles si nous omettions de le visiter, alors que pour l'aller trouver il nous en coûte si peu, qu'il nous suffit quelquefois de sortir de notre maison et de traverser la rue !

L'Evangile, pour résumer en deux mots la vie du Sauveur, nous le montre, passant sur la terre en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo.* Chacun de ses pas était marqué par un nouveau prodige, et on pouvait le suivre à la trace des aveugles qu'il éclairait, des malades qu'il guérissait, des pécheurs auxquels il pardonnait. Les mêmes faveurs nous sont offertes auprès du tabernacle. La petite lampe nous appelle et semble nous dire : « Venez, il est ici ; venez recevoir les tendres effusions de sa grâce, le don d'une piété plus éclairée, d'une docilité plus filiale aux ineffables désirs de son Cœur ; venez lui parler comme on parle à un ami, lui découvrir humblement votre conscience pour qu'il en sonde toutes les imperfections et qu'il la purifie ; venez implorer son secours, dès que, pour avoir rencontré un peu de boue, vous craignez que le pied ne manque et commence à s'enfoncer dans le sol. Il est bien le Dieu dont les mains ont été percées et le côté ouvert pour vous. » Si ce n'est point assez pour gagner notre cœur, pour en tirer la flamme de la charité et la faire jaillir à flots, que nous faut-il ? Oui, approchez de Jésus avec un cœur tout rempli d'amour, et ne quittez jamais son sanctuaire sans lui promettre que vous reviendrez encore.

* *

Que chaque soir la visite au T. S. Sacrement nous trouve au pied de l'autel. A genoux devant la veilleuse fidèle qui éclaire la porte du tabernacle, humiliés du peu que nous sommes et du rien que nous venons offrir, ne craignons pas de venir près de cette obscure et étroite demeure où un Dieu repose après son sacrifice du matin, toujours prêt à nous accueillir. C'est le point de la terre le plus rapproché du ciel et celui qui doit nous attirer davantage.

EXPLICATION DU CATÉCHISME

Première Partie : Les Vérités à croire

2e LEÇON

LE SYMBOLE DES APÔTRES ET LE SIGNE DE LA CROIX

Q. 8. — *Où sont renfermées les principales vérités de la religion chrétienne ?*

R. — *Les principales vérités de la religion chrétienne sont renfermées dans le Symbole des Apôtres.*

Le crucifix que vous avez souvent contemplé vous apprend, mes enfants, que le bon Dieu a envoyé sur terre son Fils pour enseigner aux hommes le moyen d'être sauvés et pour leur mériter par ses souffrances et sa mort les grâces du salut. Le moyen à employer pour être sauvé, c'est de croire au Fils de Dieu fait homme, N.-S. Jésus-Christ, c'est-à-dire de croire toutes les vérités qu'il est venu nous enseigner au nom de son Père et d'accomplir tous les devoirs qui découlent de ces vérités. Si je crois que Jésus Christ est Dieu, il s'ensuit que je dois l'adorer ; si je crois qu'il est mort pour tous les hommes, il s'ensuit que je dois le remercier de ce sacrifice offert pour moi et tâcher d'en profiter pour le salut de mon âme.

Vous voyez donc que, pour accomplir mon devoir envers Dieu, je dois commencer par croire les vérités qu'il a enseignées aux hommes. Pour croire ces vérités, il est évident qu'il faut d'abord les connaître. Or ces vérités sont assez nombreuses ; toutes n'ont pas d'ailleurs la même importance. On ne saurait donc obliger le petit enfant ni même un homme peu intelligent à connaître par cœur toutes ces vérités. Aussi l'Eglise nous propose-t-elle seulement, pour commencer, les principales vérités que tout chrétien doit connaître. Ceci ne veut pas dire qu'il ne faudra pas plus tard essayer d'en savoir un peu plus long. Pour le moment, vous vous contenterez de ce résumé ; vous le saurez par cœur et vous en comprendrez bien le sens ; pour arriver à ce double résultat, écoutez attentivement les explications que je vous donnerai au cours de chacune de nos leçons de catéchisme et, chez vous, récitez pieusement matin et soir votre « Je crois en Dieu » ; ce sera la meilleure manière de ne jamais l'oublier.

Q. 9 — *Que veut dire le mot « symbole » ?*

R. — *Le mot « symbole » veut dire* RÉSUMÉ *et* SIGNE.

Je vous ai déjà expliqué comment le Symbole des Apôtres ne contenait que les principales vérités à croire. Chacune de ces vérités est exposée d'une façon très courte. Voilà dans quel sens le symbole est un résumé. Nous allons voir bientôt (Question 13) comment il est un signe.

Q. 10. — *Qu'est-ce que le Symbole des Apôtres ?*

R. — *Le Symbole des Apôtres est une formule qui résume, en douze articles, ce que les Apôtres ont enseigné de la part de Jésus Christ.*

Vous avez déjà entendu parler du Mont des Oliviers. C'est une hauteur qui domine la ville de Jérusalem du côté est. Au pied de ce mont est situé Gethsémani, ce lieu planté d'oliviers où Notre-Seigneur passa ses dernières heures de liberté avant sa Passion, où il subit une sueur de sang et enfin où il fut trahi par Judas et arrêté. Le sommet de la montagne est également riche en souvenirs. C'est de là que le Christ s'est élevé, le jour de l'Ascension, pour remonter au ciel. A proximité de ce lieu sacré se trouvent plusieurs édifices qui rappellent les enseignements donnés par le Sauveur dans ces parages. Enfin une grotte, formant aujourd'hui chapelle, est nommée « Grotte du Credo. » On lui a donné ce nom parce que, selon une antique tradition, c'est là que les Apôtres auraient composé le Symbole qui porte leur nom. Les Apôtres avaient reçu du Sauveur l'ordre d'aller dans tout l'univers et d'annoncer l'Evangile à toute créature. Avant de se séparer, ils jugèrent utile de composer ce que j'appellerais volontiers le premier catéchisme, un résumé de la foi chrétienne, afin qu'il n'y eût aucune division entre les fidèles, que tous eussent la même croyance, et que grâce à cette courte formule la première connaissance de la religion fût rendue plus facile.

Depuis les Apôtres, la foi est toujours demeurée la même. Ce sont les mêmes vérités qu'enseignent aujourd'hui les successeurs des Apôtres, les évêques, et leurs auxiliaires, les prêtres.

Vous avez sans doute remarqué les derniers mots de la réponse à la question posée : « ce que les Apôtres ont enseigné *de la part de Jésus-Christ.* » C'est l'enseignement de N.-S. Jésus-Christ qu'ont transmis au monde les Apôtres et leurs successeurs ; aussi ne se sont-ils jamais permis d'y changer quoi que ce soit. S'ils avaient enseigné leurs propres idées, leur enseignement n'aurait pas tardé à varier. Les maîtres les plus savants sont amenés un jour ou l'autre à modifier leurs idées, parce qu'ils reconnaissent leur ignorance ou leur erreur. Notre-Seigneur, qui était Dieu, ne pouvait être dans l'ignorance ni l'erreur ; aussi son enseignement n'a-t-il besoin d'aucune correction. Que l'enseignement de l'Eglise, je veux dire celui du Christ transmis par l'Eglise, n'ait jamais varié, alors que les idées humaines sont constamment en changement, voilà qui prouve que l'Eglise a été fondée par Dieu et que son enseignement est divin.

Q. 11. — *Qu'étaient les Apôtres ?*

R. — *Les Apôtres étaient douze hommes choisis par Jésus-Christ et envoyés par lui pour prêcher sa religion.*

La venue du Messie promis avait été annoncée par S. Jean-Baptiste. Dès que celui-ci connut, par une révélation de Dieu, que Jésus était le Messie, il le désigna à ses compatriotes : « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu. » Dès ce moment, plusieurs, gagnés par la bonté et la sainteté du Sauveur, s'attachent à lui. Tandis que Jésus aura souvent des auditeurs occasionnels, un petit groupe lui sera plus fidèlement uni. C'est lui que Notre-Seigneur va s'efforcer d'instruire et de former, car c'est sur lui qu'il va bâtir son Eglise. Peu à peu il leur fera connaître l'œuvre à laquelle il les appelle.

Un jour que plusieurs se trouvaient dans leurs barques sur le lac de Tibériade (car la plupart étaient pêcheurs), ils se plaignent à Jésus de leur pêche infructueuse : ils ont peiné toute la nuit pour ne rien prendre. — « Jetez de nouveau le filet, leur dit le Maître. — Malgré notre insuccès, repond Simon, sur votre parole je vais de nouveau

jeter le filet. » — Le filet se remplit si bien de poissons qu'il se déchirait et qu'on dut appeler des bateliers voisins pour aider à le retirer. Simon émerveillé tombe aux pieds du Sauveur dans un acte d'adoration. Notre-Seigneur le relève et lui dit : « Un jour ce ne sont plus des poissons que tu prendras ; tu seras pêcheur d'hommes. »

Plus tard, il confirmera cette mission et il les enverra prêcher sa doctrine à travers le monde, après leur avoir conféré les pouvoirs de prêtres et d'évêques. Eux mêmes transmettront leurs pouvoirs et leur mission à des successeurs et ainsi de suite jusqu'à ce jour. La mission et les pouvoirs des évêques et des prêtres actuels viennent donc du Christ, en passant par une longue série d'intermédiaires qui ont recueilli et transmis le sacerdoce.

Vous avez remarqué comment les choses se sont passées : des hommes se sont sentis attirés vers Jésus et l'ont suivi. Jésus les a appelés à continuer sa mission sur terre. C'est ce qu'on nomme la vocation des Apôtres. Il en va de même pour toute vocation. Un enfant se sent attiré vers Jésus ; il a le désir de l'aimer plus que d'autres, de mener une vie plus pieuse et utile aux âmes. Notre Seigneur, voyant ces bonnes dispositions, l'appelle à devenir prêtre, c'est-à-dire à l'aider dans son œuvre auprès des âmes, à pratiquer cette pêche des hommes dont il parlait à Simon. Peut-être cet appel s'est-il fait entendre à l'un d'entre vous ; peut-être va-t il se faire entendre. Si vous désirez l'entendre, préparez votre âme par la piété et la pureté. Si vous l'entendez, répondez fidèlement. Judas avait été appelé comme les onze autres. Il a manqué de docilité ; il a trahi son Maître et s'est perdu.

Je viens de citer le nom de Judas qui a été infidèle. Voici celui des autres Apôtres : Simon-Pierre, le premier pape ; André, frère de Pierre ; Jacques et Jean, tous deux fils de Zébédée ; Philippe et Barthélemy ; Thomas et Matthieu, ce dernier percepteur d'impôts ; Jacques, fils d'Alphée, et Thaddée ; enfin Simon, surnommé le zélé. Pour remplacer Judas, une élection eut lieu qui désigna Matthias. Enfin S. Paul est désigné aussi sous le nom d'apôtre, mais il n'a pas été choisi en même temps que les autres. Il fut appelé à l'apostolat par une apparition miraculeuse du Christ, qui était déjà remonté au ciel depuis plusieurs années. Cette manifestation eut lieu sur le chemin de Damas, alors que Paul, qui se nommait alors Saul, se rendait dans cette ville pour y persécuter les chrétiens. La prédication des autres Apôtres était donc commencée et S. Paul n'a pas participé à la rédaction du Symbole.

Q. 12. — *Quels sont les douze articles du Symbole des Apôtres ?*

R. — *Les douze articles du Symbole des Apôtres sont : Je crois en Dieu, etc.*

Ce sont eux que nous expliquerons en détail dans les seize leçons qui vont suivre. Je me contente de vous rappeler pour le moment que vous devez :

1° Savoir ces douze articles par cœur ;

2° En comprendre le sens ;

3° Croire fermement toutes les vérités contenues dans ces douze articles ;

4° Réciter tous les jours le Symbole des Apôtres pour vous en pénétrer de plus en plus et vous fortifier contre les tentations ;

5° Etre prêt à tout souffrir, même à donner votre sang, si cela était nécessaire, plutôt que de rejeter une seule des vérités qu'il renferme.

S. Pierre de Vérone, encore tout enfant, se rendait à l'école, lorsqu'un de ses parents qui avait apostasié lui demanda : « Que vas-tu apprendre à l'école ? — J'y vais apprendre, répondit l'enfant, notre Symbole ; il nous enseigne tout ce que doit croire un bon catholique. » Plus tard il devint prêtre et religieux. Persécuté à cause de sa foi, il subit avec courage le martyre. Pendant que ses bourreaux le frappaient, il récita le Symbole en entier ; puis, ne pouvant plus parler, il trempa son doigt dans le sang de ses blessures et écrivit sur le sol : « Je crois, » voulant affirmer par là qu'il mourait dans la foi de l'Eglise catholique.

Q. 13 — *Comment le Symbole des Apôtres est-il un signe ?*

R. — *Le Symbole des Apôtres est un* SIGNE, *parce que celui qui le récite montre par là qu'il est chrétien.*

Vous avez souvent rencontré dans la rue des personnes qui portent une décoration, le ruban rouge de la Légion d'honneur, par exemple. Ce ruban est un signe. Il fait savoir à tous ceux qui la rencontrent que la personne portant ce ruban fait partie de la Légion d'honneur. Un uniforme est également un signe ; l'uniforme de soldat indique que celui qui le porte est enrôlé dans l'armée. De même le Symbole des Apôtres fait savoir à tous que la personne qui le récite fait partie de l'Eglise catholique.

Il faut être fier de ce signe. Celui qui a gagné une décoration sur les champs de bataille est fier d'en porter l'insigne ; le scout, le soldat français sont fiers de leur uniforme. Ainsi le chrétien doit-il être fier de son *Credo*. Rougir de son uniforme serait une lâcheté ; c'en serait une aussi de rougir de sa foi, en craignant, par respect humain, de réciter en public ou de défendre devant un adversaire le Symbole des Apôtres.

Q. 14. — *Y a-t-il un signe du chrétien plus abrégé que le Symbole ?*

R. — *Oui, il y a un signe du chrétien plus abrégé que le Symbole : c'est le signe de la croix.*

En traçant sur soi le signe de la croix, on reconnait et on proclame comme Sauveur et comme Chef Jésus-Christ, mort sur la croix pour le salut de tous les hommes.

La croix était chez les anciens un instrument de